Diversité

# Pourquoi y a-t-il des femmes en histoire et pas en géographie ?

Mme Magali Hardouin-Lemoine

**Résumé**

Pourquoi deux disciplines associées accordent-elles une place si différente aux femmes dans leur enseignement ? L'insertion des jeunes filles dans la société et dans la cité, tout comme l'adhésion des jeunes garçons à ce principe, passe certainement par une plus grande prise de conscience du rôle que jouent les femmes dans le monde. C'est donc participer à l'éducation à la citoyenneté et à l'élaboration d'une société paritaire que de proposer aux élèves un enseignement d'histoire-géographie intégrant mieux la notion de mixité.

**Citer ce document / Cite this document :**

Hardouin-Lemoine Magali. Pourquoi y a-t-il des femmes en histoire et pas en géographie ?. In: Diversité, n°165, 2011. Enjeux contemporains de la mixité. pp. 119-124;

doi : https://doi.org/10.3406/diver.2011.8036;

https://www.persee.fr/doc/diver_1769-8502_2011_num_165_1_8036;

Fichier pdf généré le 05/03/2024

# Pourquoi y a-t-il des femmes en histoire et pas en géographie ?

**Pourquoi deux disciplines associées accordent-elles une place si différente aux femmes dans leur enseignement ? L'insertion des jeunes filles dans la société et dans la cité, tout comme l'adhésion des jeunes garçons à ce principe, passe certainement par une plus grande prise de conscience du rôle que jouent les femmes dans le monde. C'est donc participer à l'éducation à la citoyenneté et à l'élaboration d'une société paritaire que de proposer aux élèves un enseignement d'histoire-géographie intégrant mieux la notion de mixité.**



Magali HARDOUIN

Il s'agit de comprendre que, de la même façon que l'histoire a su générer des hommes, illustres ou anonymes qui en sont les acteurs, l'histoire a su engendrer tout autant de femmes qui en furent de même manière les moteurs. Il s'agit de comprendre, grâce à la géographie, que ce sont des hommes et des femmes qui pratiquent l'espace et aménagent le territoire. Pour les jeunes filles, il leur faut comprendre qu'elles-mêmes fabriquent cette histoire et qu'elles sont acteurs de leur territoire, tout autant que leurs camarades garçons.

Or, si l'histoire s'est emparée de la question du genre dans son enseignement (Perrot, 1998 ; Lucas, 2009), la géographie française ne s'est pas encore intéressée à la place des femmes dans la géographie enseignée. Plus encore, pratiquer l'histoire en classe par le prisme du genre est aujourd'hui parfaitement envisageable et les instructions officielles le préconisent, tandis que pour la géographie, c'est un grand silence qui prédomine. Il nous faut donc nous interroger sur les raisons pour lesquelles la géographie des femmes reste hors du champ du savoir proposé aux élèves tandis que l'histoire intègre ces questions au sein de ces enseignements.

Dans une première partie, l'article met en exergue que l'histoire enseignée s'est approprié la femme en tant qu'objet historique alors que la géographie est quasi muette sur ce sujet. Puis, dans un second temps, l'article tente d'en expliquer les raisons en montrant que la faible place accordée à la femme dans la géographie enseignée est, certes, le corollaire d'une recherche encore balbutiante en France, contrairement à l'histoire, mais que d'autres éléments sont à prendre en compte également.

Comme l'indique Nicole Lucas (2009) et grâce à au rapport d'Annette Wierviorka (2004) et aux travaux de Michelle Perrot (1998), les programmes d'histoire, après avoir été longtemps silencieux sur les femmes, se sont progressivement ouverts au genre. Par exemple, le programme du cycle de terminal de 2003 stipule que « les développements historiographiques des vingt dernières années et les enjeux contemporains invitent à choisir quelques thèmes clés pour étudier les rôles et les statuts des femmes, tant en France (exclusion durable du vote, impact complexe de la Première Guerre mondiale, émancipation

multiforme des années soixante et soixante-dix… que dans le reste du monde. » L'histoire prend en compte les femmes aussi bien dans ses nouveaux programmes de collège (2008) au travers des thèmes étudiés (« Femmes dans la cité grecque » en 6e, « Hommes et femmes dans les travaux de la terre » en 5e, « La révolution et les femmes ; Ouvriers et ouvrières » en 4e, « Réseau des résistants et résistantes ; les femmes dans la société française ; le droit de vote pour les femmes » en 3e que des personnages « Pénélope ; Jeanne d'Arc ; Germaine de Staël ; Colette ; Marie Curie »), que dans ses manuels puisque tous intègrent désormais un dossier sur la place des femmes dans la société.

La situation est bien différente en géographie. Alors que l'enseignement des nouveaux programmes de géographie (2008) « se donne pour objectifs de développer chez les élèves la connaissance du monde qui les entoure, de leur fournir les éléments et les outils nécessaires à sa compréhension, de leur permettre de s'y situer et d'y agir », l'analyse du programme de géographie de collège montre qu'à aucun moment le mot femme n'est convoqué. On évoque « le monde », « les sociétés humaines », « la population », « les divisions humaines », « les hommes », « les grands foyers de population mondiale », « l'humanité », « la faible présence humaine », « la population mondiale », mais point de distinction entre hommes et femmes. Nous trouvons ici des termes généraux qui interdisent « des analyses fines des espaces et des acteurs qui les produisent et les transforment » (Clerc, 2002).

## Le prisme du genre dans les manuels

L'absence des femmes dans les programmes scolaires de géographie se répercute dans les manuels scolaires.
Nous avons porté notre attention sur les photographies de cinq manuels[1] de géographie de 6e. Si les photographies expriment le réel, elles ne sont pas choisies au hasard et reflètent, si ce n'est les représentations des auteurs et des éditeurs du manuel, les représentations de la société à une époque donnée, voire même une conception du monde. Sur les cinq manuels étudiés, quatre présentent une figure féminine sur leur page de couverture. Chez Hatier, il s'agit d'une statue féminine grecque, chez Belin, d'une jeune fille indonésienne souriante, chez Magnard, d'une femme portant des pousses de riz dans une rizière, et chez Nathan, des femmes asiatiques dans leurs pirogues au cœur d'un marché flottant. Mais, en dehors de ces couvertures, force est de constater que la femme est peu présente dans l'iconographie des manuels. Ces derniers proposent assez peu de photos de personnages féminins[2] à l'intérieur de l'ouvrage : 4 photographies chez Hatier, 5 chez Nathan et Hachette, 6 chez Belin et 10 chez Magnard, ce qui représente entre 3,5 et 5,5 % des photographies de la partie géographique du manuel.
Les illustrations des femmes proposées sont stéréotypées représentant essentiellement les femmes au travail dans les milieux ruraux des pays du Sud (travail de la terre, soin des bêtes, travail dans les rizières, préparation repas, garde des enfants, etc.). Et quand les femmes ne travaillent pas, elles se prélassent… Magnard propose une photo du magazine *Village* avec en couverture une femme au milieu d'un champ, assise en tailleur, un ordinateur portable sur les genoux et ouvrant les bras vers le ciel en fermant les yeux. Le titre de la revue est le suivant : « Leurs rêves fleurissent à la campagne. » On donne ici aux élèves l'image d'une femme qui préfère rêver au beau milieu d'un champ fleuri au lieu de travailler, malgré la présence de l'ordinateur portable, une femme cherchant avant tout le bien-être. Chez Nathan, on trouve une affiche publicitaire de la société PLM au début du XXe siècle vantant les trains extra-rapides, de jour comme de nuit pour rejoindre la Côte d'Azur. Une femme, très chic, portant une ombrelle et caressant un chien, regarde le paysage merveilleux d'Antibes. Le même type d'affiche est offert aux élèves chez Hatier, seule la destination change puisqu'il s'agit de

1 Les manuels que nous avons analysés sont les manuels Hachette (2009) sous la direction de Vincent Adoumié, Hatier (2009) sous la direction de Martin Ivernel, Nathan (2009) sous la direction d'Anne-Marie Hazard-Tourillon et Armelle Fellahi, Belin (2009) sous la direction de Stéphan Arias et Eric Chaudron et Magnard (2009) sous la direction de Rachid Azzouz et Marie-Laure Gache. Nous n'avons traité que la partie « géographie » des manuels.

2 Photographies de femmes seules ou avec des enfants.

Monaco. On comptabilise une seule photo d'une femme des pays du Nord travaillant dans un laboratoire, mais le titre de la photo « Culture de maïs génétiquement modifié dans un laboratoire d'une entreprise américaine » ne fait pas mention du sexe de la personne.

Or, ce dernier point est fondamental car même si les femmes sont présentes dans les manuels d'histoire et de géographie au travers de quelques photographies, l'analyse des titres et des sous-titres est très révélatrice : on ne nomme pas ou peu la femme, aussi bien en histoire qu'en géographie. Chez Magnard, pour une photographie de femmes repiquant le riz, le titre est le suivant : « De fortes densités rurales : culture du riz dans la province de Guangxi (Chine) ». Chez Nathan, une photographie d'une femme préparant la cuisine est titrée « La vie quotidienne en périphérie de Ouagadougou ». Chez Hatier, pour une photographie représentant des femmes ramassant le coton : « Une culture d'exportation, le coton ». Chez Belin, une photographie montrant des femmes au marché : « Le jour du marché ». Seules trois photographies dans les manuels étudiés, deux chez Hachette et une chez Belin décrivent le travail de la femme : « Femmes pilant des grains au mortier (Mali) », « Culture sur brûlis à Madagascar ; après avoir brûlé la forêt pour rendre la terre plus fertile, les femmes plantent les grains un par un dans la cendre », « Femmes du Soudan allant cherche de l'eau ». Il est donc intéressant de constater que même lorsque l'on montre les femmes, on leur dénie en quelque sorte toute matérialité dans le sens où les titres ne les nomment pas expressément. Certes, les photos représentant des hommes ne sont pas toutes personnalisées, mais elles le sont davantage. Il apparaît donc que les photographies de femmes ne servent avant tout que de belles illustrations. La femme est vue comme un agent plus qu'un acteur de la société.

Partant du postulat que le savoir scolaire est issu de savoir scientifique, il nous faut maintenant porter notre attention sur la place des femmes dans l'histoire et la géographie scientifique afin de comprendre pourquoi la géographie scolaire, à l'inverse de l'histoire, n'intègre pas le genre dans ses nouveaux programmes.

## Le désintérêt de la géographie scientifique française pour les femmes

Jean-Luc Piveteau, en 1995, pose une question fondamentale : et si notre approche du territoire était masculine ? « Notre relation au territoire est-elle l'expression d'une vision élaborée en commun par les hommes et les femmes ? Ne porte-t-elle pas, au contraire, la signature d'un leadership masculin plus ou moins explicite ? Et si elle se vérifie, cette présence de l'homme-mâle ne traduit-elle pas, alors, un fait primordial ? » Cette question de la masculinité du territoire est également mise en avant par Claire Hancock (2001) ainsi que par Sophie Louargant (2003), cette dernière mettant en évidence que la construction du territoire reproduit le biais de la masculinité. Ce postulat semble également évident pour Guy Di Méo (1998) : « Vécu tout autant que produit, le territoire traduit le lien primordial de l'Homme et la Terre […] Cet Homme doté d'une majuscule est-il moins masculin et plus inclusif de l'ensemble du genre humain ? »
En 1995, Paul Claval déclare qu'« il n'y a pas de géographie qui pratique la géographie des genres ; c'est-à-dire qui écrive des thèses pour étudier la géographie de la femme par rapport à celle de l'homme ». Cette déclaration rejoint celle de Jean-Luc Piveteau (1995) : « Il est patent que les géographes, dans leur ensemble, ont très peu abordé les "études de genre". Notre discipline transgresserait-elle ses limites à s'occuper de ce clivage sociologique ? Notre démarche se doit-elle de rester "androgyne" […]. Ou bien nous sommes-nous mis sur la touche, de notre propre mouvement, parce que prisonniers de certains schémas de pensée rivés à d'autres catégories d'identités sociales (naguère les "genres de vie" aujourd'hui les "styles de vie", les "milieux") minimisant l'opposition hommes/femmes ? Ce demi-silence de la corporation – il n'est pas total grâce aux géographes germanophones et surtout anglo-saxons – devient mutisme chez les géographes européens de langue française. La bibliographie fait foi de ce vide. Et plus significative encore celle que l'on pourrait appeler la bibliographie "en creux", constituée des textes de géographie sociale, dont on attendrait qu'ils abordent le sujet et qui n'en soufflent mot. » En 2003, dans leur

*Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés,* Lévy et Lussault (2003) évoquent la géographie féministe au travers d'un article nommée « Féministe (géographie) ». L'article rappelle que la géographie féministe n'en est qu'à son balbutiement en France alors qu'elle occupe une place considérable dans la production anglo-saxonne. Cette géographie veut « montrer comment l'espace est impliqué dans la production des identités sexuées et du rapport inégal entre les sexes. Sur la base du lien entre autorité masculine et rhétorique scientifique, elle cherche également à traduire comment la pratique géographique peut concourir à engendrer ces mêmes inégalités ».

Ainsi, comme le soulignent Jean-Luc Piveteau, Jacques Lévy et Michel Lussault, les géographes anglo-saxons ont fait entrer le paramètre féminin dans leurs travaux depuis presque quarante ans. Nous pensons ici aux travaux de Jackie Tivers dès la fin des années soixante-dix et à ceux de Linda MacDowell au début des années quatre-vingt. Depuis, des travaux français ont émergé tenant compte du genre. Par exemple, l'ouvrage de Jacqueline Coutras, *Crise urbaine et espaces sexués,* paru en 1996, pose le rôle de l'espace dans la construction des identités : « Depuis quelques années, la plupart des analyses faites par les théoriciens et les praticiens consacrent plusieurs paragraphes, voire un chapitre, à décrire les "écarts" des comportements féminins par rapport aux comportements masculins : écarts quant aux activités réalisées, aux lieux pratiqués, aux temps et durées de fréquentation… Les différences de sexes sont devenues une variable que l'on introduit à l'intérieur de chacune des grandes rubriques caractérisant l'activité urbaine. Au même titre que l'âge des personnes, le nombre d'enfants, la situation matrimoniale…, elles sont invoquées pour nourrir, nuancer, complexifier le schéma explicatif d'ensemble. Mais elles ne paraissent pas capables de remettre celui-ci en cause, ni même de le troubler. » Le travail de Jacqueline Coutras est sans conteste novateur et il va être suivi par d'autres travaux…issus de géographes femmes ! Citons la thèse de Sophie Louargant : « L'approche de Genre pour relire le Territoire : les trajectoires hommes-femmes dans les projets touristiques ruraux (Ardèche méridionale, Ligurie, Fès-Boulemane) », soutenue en 2003, l'ouvrage de Claire Hancock, *Le Genre : constructions spatiales et culturelles* (2005), ou bien encore celui d'Erika Flahault, *L'Insertion professionnelle des femmes : entre contraintes et stratégies d'adaptation*, paru en 2006. Ainsi, la géographie scientifique française a mis du temps à appréhender cette question à tel point que le premier colloque international organisé sur la question, « Masculin/Féminin : questions pour la géographie », a eu lieu à Bordeaux en septembre 2010.

Si le genre est encore une approche très peu développée dans la géographie scientifique française, il est compréhensible qu'il n'apparaisse pas dans la géographie scolaire puisque les thèmes développés dans la géographie scolaire sont issus de la géographie scientifique. Or, à l'inverse de l'histoire, la géographie scientifique française s'intéresse assez peu à la géographie enseignée et ne s'interroge guère sur sa transposition dans l'enseignement, ce qui expliquerait en partie l'absence d'interrogations sur la place des femmes dans les programmes et les manuels scolaires. Il existe une césure évidente entre géographie scientifique et géographie enseignée.

## Les filles de Clio : de l'ombre à la lumière

« Silencieuses, les femmes ? », telle est l'interrogation que lançait Michelle Perrot à l'ouverture de l'introduction générale de son ouvrage *Les Femmes ou les silences de l'Histoire* (1998), comme pour mieux interpeller les esprits face à ce qui s'est apparentée à une longue exclusion d'une moitié de l'humanité du champ historique. Silencieuses, transparentes, voire absentes, les femmes ont longtemps semblé occultées de l'écriture de l'histoire, faisant l'objet d'une véritable oblitération. L'histoire des femmes prétend dès lors briser leur invisibilité dans le récit historique.

Figure essentielle de l'histoire des femmes, Michelle Perrot souligne la place variable faite aux femmes dans l'histoire depuis qu'elle existe en tant que discipline scientifique. Elle insiste ainsi sur la représentation du rapport des sexes comme un des moteurs de l'histoire chez les historiens romantiques à l'instar de Michelet, mais n'hésite pas à parler, à propos de l'histoire positiviste, d'un « véritable refoulement du thème féminin » (Perrot, 1985). Les mutations opérées dans le champ historiographique

par l'École des Annales n'intègrent guère, quant à elle, la dimension sexuelle dans un premier temps. En conséquence, les femmes peinent à exister à travers le récit historique. À la faveur du développement de mouvements sociaux corrélatif à la vigueur retrouvée du féminisme à la fin des années soixante, notamment autour du Mouvement de libération des femmes (MLF), l'histoire des femmes a su cependant s'affirmer en France grâce aux travaux d'une génération pionnière constituée, entre autre de Michelle Perrot, Yvonne Knibiehler, Rolande Trempé ou encore Madeleine Rebérioux. C'est par ailleurs dans un contexte intellectuel favorable à l'émergence de nouveaux questionnements en sciences humaines et sociales, dans la lignée de la seconde génération des *Annales* qui s'intéressait notamment à l'anthropologie, aux mentalités, à la vie privée et à la culture, que le champ autobiographique a pu s'ouvrir à une histoire des femmes et, au-delà, à une véritable histoire du genre à partir des années quatre-vingt. En 1973, Michelle Perrot programme avec Pauline Schmitt-Pantel un premier cours à l'histoire des femmes à l'université de Paris VII-Jussieu intitulé « Les femmes ont-elles une histoire ? », titre révélateur du caractère novateur au sein de l'institution universitaire au début des années soixante-dix. Ces années ont en effet vu éclore différents groupes de réflexion qui ont permis à l'histoire des femmes d'acquérir une certaine assise, à l'instar du Centre d'études féministes de l'université de Provence (CEFUP), du Centre de liaison et d'études féministes (CLEF) à Lyon, ou encore du Groupe d'études féministes (GEF) à l'université de Paris VII, tandis qu'en 1979 paraissait le premier numéro de *Pénélope. Cahiers pour l'histoire des femmes*. Il faut attendre 1997 pour que naisse *Clio, Histoire, femmes et sociétés,* première revue universitaire consacrée à l'histoire des femmes.

L'enjeu autour de la naissance d'une histoire des femmes repose tout d'abord sur une double entreprise. Il s'agit de restituer leur visibilité à celles qui furent longtemps en grande partie occultée l'histoire quant à son écriture et à sa problématisation, et en cela rendre un passé aux femmes. Parallèlement, elle s'inscrit dans un enjeu de mémoire nécessaire à la construction de l'individu. On a longtemps posé le manque de sources comme postulat pour expliquer cette absence des femmes quant à la recherche historique. Michelle Perrot met ainsi en évidence le fait que si Alain Corbin a pu retrouver le monde de Louis-François Pinagot, ce sabotier jusque-là inconnu, il aurait été bien en peine d'en faire autant pour Anne Pôté, son épouse, et révèle ainsi l'inégalité en matière des sexes quant aux sources pouvant servir à l'histoire des femmes en tant que groupes et plus encore en tant qu'individus (Perrot, 1998). Les pionnières de l'histoire des femmes se proposent ainsi de sortir ces dernières du mutisme apparent des sources traditionnelles consultées par les historiens.

En 1975, Michelle Perrot lance quelques pistes à travers des « propositions pour une histoire des femmes ». Elle fait de l' «  ingéniosité » le maître mot pour faire face à la déficience des traces relatives aux femmes (Thebaud, 2001). L'histoire des femmes passe ainsi par une quête de sources et peut s'appuyer par ailleurs sur une lecture en creux de certaines de celles-ci. Elle nécessite de puiser dans la multiplicité des traces, écrites ou orales, que les femmes ont pu laisser afin de rompre le « silence  profond […] qui enveloppe le continent perdu des vies englouties dans l'oubli » (Perrot, 1998). Il est possible de dissiper ce silence par l'archive. Les archives publiques, et notamment les archives judiciaires comme en attestent les recherches d'Annick Tillier sur les femmes infanticides au XIX$^{e}$ siècle (Tillier, 2001), permettant ainsi de renouer avec le passé des femmes. Mais Michelle Perrot insiste sur l'importance des archives privées et de la nécessaire modification du regard négligent qu'on a trop longtemps porté sur les correspondances et les journaux intimes, ainsi que sur le recours à la littérature comme source. Des lieux spécifiques sont aujourd'hui consacrés à la conservation des traces nécessaires à l'écriture d'une histoire des femmes, à l'instar de la bibliothèque Marguerite Durant, fondée en 1932 et du Centre des archives du féminisme créé en 2000 à Angers. Ainsi, le 4 mars 2005, à l'antenne de France Culture, dans le cadre de la série d'émissions réalisées par Pierrette Perreno sur l'histoire des femmes, Michelle Perrot estimait que les femmes étaient désormais sorties de leur mutisme au regard de l'histoire et que « la voix des femmes est désormais une voix qui chante et qui parle, et n'est plus seulement un murmure ».

L'histoire des femmes a par ailleurs beaucoup évolué. Les thèmes et les champs d'études se sont déplacés et se sont multipliés avec le temps. L'histoire des femmes s'est tout d'abord apparentée à une histoire qu'on pourrait qualifier de militante, préoccupée de montrer les fondements de la domination et de l'oppression. Puis, succédant aux images de la « Femme victime », elles se sont concentrées sur les femmes en tant qu'actrices et agents de l'histoire, à travers leurs diverses formes d'actions et d'expression. Cette légitimité naissante, à la différence de la géographie, bien qu'on ne puisse parler encore d'une véritable institutionnalisation, semble justifier de la pertinence d'une histoire enseignée qui intégrerait mieux ces nouvelles perspectives autour des femmes et du genre dans l'application et la mise en œuvre des programmes scolaires.

▲▼▲

Alors que l'histoire s'est emparée de la question du genre dans son enseignement, la géographie française ne s'est pas encore intéressée à la place des femmes dans la géographie enseignée. Aucune étude ne porte sur une analyse des programmes et des manuels scolaires par le prisme de la question du genre. À l'issue de cet article, on peut clairement s'effrayer de cet état des lieux. Comment en 2011 peut-on faire abstraction, passer sous silence la place des femmes dans l'analyse des processus spatiaux dans la géographie enseignée? Les programmes de géographie correspondent à des objectifs politiques liés intimement à la construction du projet républicain. L'institution doit donc se remettre en question rapidement et faire en sorte que les programmes et les manuels de géographie prennent en compte la question du genre en ce début de XXIe siècle.

**MAGALI HARDOUIN**
Maître de conférence en géographie, IUFM de Bretagne/UBO,
chercheure dans l'unité mixte de recherche ESO 6590

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES


- BERTIÈRE S. (1994), *Les Reines de France au temps des Valois,* Paris, De Fallois.
- CLAVAL P. (1995), "Penser la terre", in *Autrement*, n° 152.
- CLERC P. (2002), *La culture scolaire en géographie*, Rennes, PUR.
- COUTRAS J. (1996), *Crise urbaine et espace sexué*, Paris, Colin.
- DI MÉO G. (1998), *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan.
- FLAHAULT E. (2006), *L'Insertion professionnelle des femmes : entre contraintes et stratégies d'adaptation,* Rennes, PUR.
- HANCOCK C. (2001), L'idéologie du territoire en géographie : incursions féminines dans une discipline masculine. http://www2.unine.ch/webdav/site/Inst_geographie/shared/documents/EcoleDoctorale/Archives/chancock.pdf
- HANCOCK C. (2005), *Le Genre : constructions spatiales et culturelles,* Paris, L'Harmattan.
- LEVY J., LUSSAULT M. (2003) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- LOUARGANT S. (2003), *L'approche de genre pour relire le territoire. Les trajectoires hommes-femmes dans les projets touristiques ruraux (Ardèche méridionale, Ligurie, Fès-Boulemane)*, doctorat en géographie, Grenoble, institut de Géographie Alpine, université Joseph-Fourier. http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/26/14/64/PDF/these.pdf
- LUCAS N. (2009), *Dire l'histoire des femmes à l'école,* Paris, Colin.
- LUSSAULT M. (2007), *L'Homme spatial : la construction sociale de l'espace humain,* Paris, Seuil.
- PERROT M. (1985), "Où en est en France l'histoire des femmes ?", in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, Janvier-Mars.
- PERROT M. (1998), *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion.
- PERROT M. (2001), *Il était une fois, l'histoire des femmes*, Paris, Lunes.
- PIVETEAU J.-L. (1995), Notre territorialité n'est-elle pas essentiellement masculine ? http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/divers08-09/010014865-77.pdf
- THEBAUD F. (2001), *Écrire l'histoire des femmes*, Lyon, ENS Éditions.
- TILLIER A. (2001), *Des criminelles au village. Femmes et infanticides en Bretagne (1825-1865)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- WIERVIORKA A. (2004), " Quelle place pour les femmes dans l'histoire enseignée ?", in *Avis et Rapports du Conseil Économique et Social.*